

SOUVENANCE

DU MÊME AUTEUR

Sous la neige noire, Éditions Michel Lafon, 2007.

Et je brûlerai ton cœur de pierre, Éditions Michel Lafon, 2008.

Le Sang des tourterelles, Éditions Michel Lafon, 2009.

Pauline Delpéch

SOUVENANCE



*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013.
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

À Fabien, mon âme frère

« Tu n’as pas froid, maman ?

Tu ne veux pas que j’aille te chercher ton gilet à la maison ? »

Élisabeth tourne la tête vers l’horizon comme si elle apercevait, au loin, une image qui retenait toute son attention. Devant elle, les vagues s’écrasent sur le sable de manière régulière, lancinante.

« Je t’ai posé une question, maman, dit Julie. Tu n’as pas trop froid ? »

Élisabeth regarde la jeune femme comme si elle émergeait d’un songe. Ses yeux bleus n’ont rien perdu de leur éclat, pense Julie. Tout n’est donc pas éteint chez elle. Son visage est abîmé, ses cheveux ont blanchi d’un coup, ses lèvres sont desséchées par le vent salé qui s’est levé en

bourrasques, mais son regard demeure intact. Toujours aussi magnifique.

Assises sur les pierres chaudes de la digue, elles voulaient profiter de ce moment où le soleil disparaît dans l'océan. Julie avait souhaité qu'Élisabeth se souvienne de cet instant où, toutes deux, ensemble, elles contemperaient cette offrande de la nature. Élisabeth pose la main sur le bras de Julie. Une main froide et légère comme le futur cadavre qu'elle sera bientôt, pense la jeune femme.

« Est-ce qu'on venait ici, avant ?

– Avant quoi, maman ?

– Avant... eh bien, je ne sais pas... aide-moi... avant... tu sais...

– Tu veux dire avant de tomber malade ?

– Oui.

– Oui, maman. On venait là chaque été avec papa. Rappelle-toi, dès qu'on arrivait à Oléron, à peine avions-nous posé nos bagages qu'on se précipitait toutes les deux ici sur la grand-plage, pour embrasser le sable. »

Élisabeth serre le bras de Julie un peu plus fort. Un étonnement amusé se lit sur son visage qui, soudain, se défroisse et s'éclaire.

« Ah oui, vraiment ? On faisait ça ? demande-t-elle dans un éclat de rire. Mais... dis-moi... pourquoi venait-on ici tous les ans ?

Souvenance

– Parce qu'on a une maison de famille. Là où on est installées... cette maison où on va rester quelques jours, c'est la maison de famille !

– Quelle famille ?

– Celle de papa. De ton mari, Rodolphe. »

Le front d'Élisabeth s'obscurcit. Elle abandonne le bras de Julie comme si elle lâchait prise. Julie devine la détresse qui, tout à coup, devient sienne.

« Tu ne t'en souviens pas, maman ? murmure-t-elle, redoutant la réponse.

– Non. Où est-il ?

– Il est mort, maman. Il y a dix ans maintenant. »

Élisabeth pose la main sur sa bouche comme pour s'empêcher de crier. C'est terrible, se dit Julie, elle apprend cette nouvelle pour la seconde fois. Le neurologue qui suivait Élisabeth depuis plusieurs années l'avait prévenue ; il avait convoqué la jeune femme dans son bureau, au troisième étage de l'hôpital Necker et, très calmement, lui avait confirmé ce qu'elle savait déjà depuis des mois : « Les résultats ne sont pas bons. La tumeur a progressé très rapidement. Je vais être franc avec vous : il ne lui reste plus beaucoup de temps. Quelques semaines, tout au

plus. Elle oubliera toute sa vie, elle ne se souviendra que des derniers jours. »

Julie était restée muette, le souffle coupé. Livide, elle avait quitté l'hôpital, marché des heures en somnambule dans les rues de Paris. Depuis longtemps, elle s'était préparée à entendre cette nouvelle, mais non à la vivre. Désespérée, elle regardait les arbres, les gens autour d'elle : plus rien ni personne n'avait le droit de respirer. Puisque Élisabeth allait partir, elle lui offrirait une fin digne d'elle.

Julie avait accéléré le pas. C'est décidé, avait-elle pensé, si ses jours sont comptés, je ferai en sorte qu'ils soient somptueux. Son cœur s'était calmé. D'un coup, alors, son humeur avait changé. Elle avait su exactement ce qu'elle devait faire.

« À quoi ressemblait-il ? demande Élisabeth.

– Regarde-moi, je suis son portrait craché, paraît-il. Il était grand, très grand, avec de longues mains de pianiste. Maigre aussi, presque trop. Il avait une manie : celle de toujours rejeter une mèche de cheveux en arrière.

– Comme tu as l'habitude de le faire quand tu ris ?

Souvenance

– Exactement. À partir de maintenant, tu retrouveras un peu de lui dès que tu me verras faire ce geste.

– Dis-moi : il était brun ou blond ?

– Brun, très brun avec des sourcils fournis qui lui donnaient un regard sombre, glacial parfois. Quand il se fâchait après moi, qu’il me faisait les gros yeux, je courais me réfugier derrière toi qui n’en menais pas large non plus.

– Pourquoi ? Il était si dur que ça ?

– Dur ? Non, pas vraiment, mais... tu n’as pas froid, tu es sûre ?

– Non, ça va, je suis bien. »

Élisabeth n’a ni froid ni envie de rentrer, elle éprouve seulement le besoin de savoir. Aux derniers jours de sa vie, elle veut tout comprendre, tout revivre. Depuis que sa mémoire part en lambeaux, qu’elle s’écroule comme un mur par pans entiers, elle a décidé de partir dignement et demandé à Julie de l’emmener loin de l’hôpital, de ce mouvoir où elle s’étiolait chaque jour davantage. En l’écouter lui raconter sa vie, elle ressusciterait un peu. Chaque mot d’elle serait un souvenir, et chaque souvenir une victoire sur la maladie.

« Est-ce que tu sais comment nous nous sommes connus ? J'ai le sentiment qu'il y avait du monde, ce jour-là. J'entends des cris, du bruit. C'était où ?

– Dans le Quartier latin. C'était Mai 68, la révolution. Les CRS contre les étudiants. Lorsque tu l'as rencontré tu pleurais. Tu avais reçu des gaz lacrymogènes dans les yeux ; tu te cachais le visage dans les mains tellement tu avais mal. On t'a bousculée, tu es tombée. Papa t'a relevée, il t'a invitée chez lui, dans son studio de la rue Linné. Il t'a soignée. Depuis ce jour, vous ne vous êtes plus quittés. Lui, en revanche...

– En revanche, quoi ?

– Il a quitté quelqu'un pour toi. Par amour. Une jeune fille qu'il devait épouser. »

Un mauvais présage, pense Julie. Ils étaient déjà mal partis, tous les deux. Élisabeth sourit. Elle trouve cela follement romantique, elle.

« Je devais être sacrément belle, alors ! dit-elle en minaudant.

– Ça, on peut le dire ! Tu en as fait tourner, des têtes !

– J'ai aimé beaucoup d'hommes avant lui ?

– Avant lui, je ne sais pas ; à sa mort, plus du tout. Ce qui est sûr, c'est que, un an jour pour

Souvenance

jour après votre rencontre, vous vous êtes mariés comme si vous aviez peur.

– Peur de quoi ?

– Peur que tout s'arrête, que tout retombe. Que la vie ordinaire reprenne le dessus. Qu'une fois passé ce formidable espoir, cet élan, la réalité vous rattrape.

– Tu crois qu'on avait peur de ne pas s'aimer assez ?

– Je crois que tu l'as aimé éperdument. »

La nuit était tombée sans qu'elles s'en soient aperçues. L'obscurité les enveloppe, à présent. Il y a encore tant de choses à dire ; elles n'en sont qu'au début. Ce silence... il les sépare, maintenant. Chaque souvenir que je vais devoir révéler aura un goût amer, pense Julie, mais la vie n'est qu'un matériau, après tout. À moi de le sculpter comme bon me semble. Elle se penche vers Élisabeth, entoure ses épaules de son bras. Élisabeth se blottit contre elle.

« J'ai envie d'embrasser le sable », dit-elle.

Se tenant à la rampe, Élisabeth descend le vieil escalier de bois qui craque comme les os d'un arthritique. Elle ne reconnaît rien de ce qui est sa maison. Aucun objet du décor ne provoque en elle une once d'émotion : ni les livres alignés sur les étagères de la mezzanine, ni les tableaux orientalistes accrochés aux murs du salon, ni aucun des meubles patinés par les ans. Rien ne lui parle, rien ne la touche, excepté cette bonne odeur de café moulu qui émane de la cuisine et qui la rassure. Elle trouve Julie assise devant une tasse fumante, vêtue d'une marinière et d'un jean retroussé sur les chevilles. L'esprit ailleurs. Celle-ci ne remarque même pas la présence d'Élisabeth lorsqu'elle prend place à table. Amusée, Élisabeth tape du pied sur le plancher pour sortir Julie de sa torpeur.

« Ah, tu m'as fait une de ces peurs ! », s'exclame Julie en portant la main à son cœur.

Élisabeth sourit, attendrie.

« Tu semblais loin. À quoi pensais-tu ?

– Je finissais ma nuit. Elle a été très agitée.

– Pourquoi ?

– Des questions que je me pose, des soucis... mais bon... rien de grave. Tu veux du café ?

– Ne bouge pas, je vais me servir. »

Machinalement, Élisabeth ouvre la porte du buffet, pensant y trouver bols et assiettes, mais n'y découvre que du linge de maison. Ce sont tous ces petits détails qui l'achèvent, songe Julie en lisant sur son visage un désarroi mêlé de stupeur. Toutes ces petites déconvenues, d'apparence anodine, qui sont en fait d'une violence inouïe.

« Ah oui, maman, excuse-moi. J'ai oublié de te dire que j'ai déplacé certaines choses. Les tasses et les bols sont dans le placard de droite. Oui, celui-là... »

Élisabeth se verse du café dans une tasse, y ajoute trois sucres, le boit en prenant garde de ne pas se brûler. C'est pour ces moments de répit que je me félicite d'agir de la sorte, pense

Souvenance

Julie. En usant de toutes ces ruses, de toutes ces astuces. Pour la voir tranquille, apaisée, éloignée pour un instant de l'abîme dans lequel elle va tomber. Voilà ce qui m'apaise à mon tour.

« Qui est-ce ? demande soudain Élisabeth alors qu'on vient de sonner à la porte d'entrée. Tu attends quelqu'un ?

– Non, personne. Surtout ne bouge pas, je vais voir. »

Surprise par le coup de sonnette énergique, Élisabeth a renversé un peu du liquide brûlant sur la table. La tache s'arrondit autour du cendrier. Lorsque l'éponge glisse sur le verre transparent, Élisabeth s'amuse de voir réapparaître l'inscription « Park Hyatt – New York », finement gravée au dos de l'objet.

Julie ouvre la porte, se retrouve face à face avec le jardinier et factotum du village. Imposant, les yeux pétillants, l'air goguenard, un brin marlou quoique très respectueux envers les gens, il vient s'enquérir de la pérennité de son travail.

« Bien le bonjour, miss Julie, salue-t-il en ôtant sa casquette de gavroche. J'ai vu que les volets étaient ouverts, alors je me suis permis

de venir au rapport. Qu'est-ce que vous pensez de mes roses trémières ? Elles seront robustes, hein ? Et vous avez remarqué ? Les crocus ont recouvert toute la tombe de Youpi. Je sais à quel point vous l'aimiez, votre petit chien. »

Toujours égal à lui-même, pense Julie en considérant sa peau cramoisie par le pineau blanc et les embruns du large. M. Massé, elle le connaît depuis toujours. C'est lui qui lui a appris à distinguer les champignons vénéneux des comestibles dans la forêt domaniale de Saint-Trojan. Aujourd'hui, cependant, il lui fait un peu pitié. Veuf depuis longtemps, son fils unique « monté à Paris », il traîne son ennui de bar en bar. Que de solitude ! déplore-t-elle.

« Oui. Excusez-moi, monsieur Massé, c'est très gentil de votre part, mais nous sommes arrivées hier soir seulement. Je n'ai pas encore eu le temps de faire le tour du jardin.

– Vous êtes venue avec votre fiancé ?

– Non, ce n'est pas encore pour cette année. »

Julie se retourne : Élisabeth avance vers elle à pas mesurés. Le jardinier jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de la jeune femme.

« Effectivement, c'est pas votre fiancé, plaisante-t-il. Alors, vous êtes venue avec...

Souvenance

– Bon, au revoir monsieur Massé », dit Julie, coupant court à la conversation et lui fermant brusquement la porte au nez.

Interdit, le vieil homme reste planté quelques secondes sur le trottoir avant de se décider à partir. Qu'est-ce qui lui prend ? se demande-t-il. « Bah ! grommelle-t-il en haussant les épaules. Faut pas chercher à comprendre, elle est devenue comme toutes les Parisiennes : toujours pressée, jamais aimable, voilà tout ! », marmonne-t-il en poursuivant son chemin.

« Qui c'était ? demande Élisabeth.

– M. Massé, l'homme qui s'occupe d'entretenir le jardin en notre absence, qui nous rend de menus services... enfin, l'homme à tout faire, quoi ! »

Par pudeur, Élisabeth se refuse à poser trop de questions. Les larmes lui montent aux yeux. Non, tu ne passeras pas pour une vieille folle, se dit-elle. Pas encore. Et je ne pleurerai pas. Pas devant les autres. S'il est encore une chose qui m'appartienne en ce bas monde, une chose que je possède, une seule, c'est bien ceci : la dignité.

« Ah oui, il est bien gentil ce monsieur ! Et sa femme, toujours charmante », déclare-t-elle pour donner le change, en faisant volte-face.

Julie rejoint Élisabeth dans le salon, le cœur serré par ce qu'elle vient d'entendre. Pour détendre l'atmosphère, la distraire de ses tourments, elle choisit de lui offrir un joli souvenir. Mais lequel ? Machinalement, dans une sorte d'urgence, elle se dirige vers la bibliothèque, saisit un livre de photos sur le Yucatán, s'installe à ses côtés sur le sofa. Le livre sur les genoux, elle tourne les pages une à une. Instantanément, Élisabeth est captivée par la beauté des images, les plages de sable blanc, la mer transparente, les Indiennes aux corsages colorés : tous les clichés du Mexique touristique.

« C'est là-bas que vous êtes partis, papa et toi, en voyage de noces », dit Julie.

Les yeux rivés sur les photos, Élisabeth s'enthousiasme. Elle est transportée, son cœur s'accélère. Elle ne se souvient pas du Mexique, mais ressent ce plaisir intense que le voyage lui procurait. Cette soif de départ, de découverte reste toujours insatiable et cette rare certitude déclenche en elle un élan de gratitude vis-à-vis de l'existence. Enfin, elle retrouve des impressions qu'elle croyait à jamais perdues. Elle ne vit pas, elle est vivante.

Souvenance

« J'adorais voyager, je sais à quel point j'aimais cela. Prendre des avions, des trains, des bateaux... Partir loin, toujours ailleurs. Je ne m'en laissais jamais. »

Ses joues rougissent, elle s'exalte. Elle voudrait pouvoir attraper au vol une seule de toutes les images qui s'entrechoquent dans sa tête, mais elle n'y parvient pas. Tout se mélange, se confond : les mers chaudes des tropiques et les neiges éternelles du Kilimandjaro, le Golden Gate et les voies ferrées du Transsibérien, les dunes du Sahara et les plaines de Patagonie. Elle ne fantasme pas ; ces visions-là sont bien réelles et elle mourra avec, elle les emportera avec elle dans peu de temps, elle en est certaine.

Elle est transfigurée, se dit Julie en observant le visage éclairé d'Élisabeth. Elle n'a même pas entendu l'allusion au voyage de noces. Julie ne veut pas interrompre le fil de ses rêveries. Elle la laisse s'abandonner aux souvenirs...

« Est-ce que je t'ai déjà emmenée avec moi dans le désert ? demande Élisabeth. Connais-tu cette lumière ocre au crépuscule, ce silence oppressant qui te rend presque claustrophobe ? Je ne me rappelle plus où c'était exactement, ni

Pauline Delpech

quel âge j'avais, ni même avec qui j'étais, mais je sais que le désert est ainsi.

– Non, tu ne m'as jamais emmenée, répond Julie, mais je crois bien que tu étais partie à l'aventure avec une de tes amies, sitôt ta maîtrise de droit obtenue. Vous aviez choisi le Maroc. Tu n'avais pas plus de vingt ans.

– Le bel âge ! s'exclame Élisabeth.

– L'âge de toutes les promesses, de tous les désirs...

– J'ai eu vingt ans un jour ? Ça me paraît fou !

– Et pourtant, aujourd'hui, tu as trois fois vingt ans... et des poussières, ajoute Julie en riant. Et tu voyages encore... dans ta tête ! C'est vrai que tu avais le goût du départ. Bien plus fort que chez d'autres. »

Mais ce sera là son dernier voyage, pense Julie en voyant Élisabeth refermer le livre.

Les cabas pèsent lourd au bout de leurs bras. Elles avancent péniblement dans les allées étroites du marché, encombrées en cette matinée d'été. Julie bouscule involontairement une vieille dame qui traîne un caddie plein à ras bord.

« Regarde où tu mets les pieds ! », lui lance la grand-mère en lui décochant un regard noir.

Julie, qui n'est pas du genre à se taire, l'envoie promener.

« La prochaine fois, nous éviterons d'y aller le dimanche. Il y a trop de monde et trop peu de sourires », dit-elle en se retournant vers Élisabeth.

Mais celle-ci n'est plus là. Elle s'est arrêtée devant l'étal d'un marchand d'épices et respire à plein nez l'odeur capiteuse de la cannelle. Julie la rejoint, la découvre en ravissement devant cette abondance de senteurs nouvelles.

« Hmm... murmure Élisabeth en fermant les yeux, un sourire aux lèvres. Finalement, il y a de bons côtés à l'oubli, il nous permet de redécouvrir des sensations qu'on croyait perdues. Comme ce parfum de cannelle. Et cette poudre jaune, Monsieur, qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle au marchand.

– Du curry, Madame. Vous voulez sentir ?

– Oui, s'il vous plaît. »

Le marchand lui tend un sachet dont elle s'empare joyeusement. Elle le soupèse, le porte à son nez et s'enivre de son parfum. Elle adore.

« Achetez-en pour agrémenter la sauce du poulet. »

Julie sort son porte-monnaie, remet au vendeur la somme indiquée sur le sachet. Elle a tellement envie de la chouchouter et de lui faire plaisir ! Elle l'observe qui ne peut s'empêcher d'aller d'étal en étal, de serrer la main aux vendeurs et de toucher à tout. Chaque chose lui plaît, le moindre détail la ravit : les couleurs éclatantes des premiers fruits d'été, les odeurs qui se mêlent, les cris des marchands qui alpaguent le chaland, le mouvement de la foule qui déambule... Tout l'amuse, tout la distrait.

Souvenance

« Il nous reste encore des framboises à acheter, dit-elle.

– Allons-y ! »

C'est en se dirigeant vers l'étal du primeur qu'elles entendent des pleurs étouffés. Elles tendent l'oreille, cherchent du regard d'où ils peuvent bien provenir. Sur un banc, solitaire parmi une foule indifférente et sourde, un petit garçon sanglote. Élisabeth et Julie s'approchent, étonnées de ne voir aucun adulte auprès de lui.

« Pourquoi tu pleures, mon petit ? », demande Élisabeth.

En guise de réponse, le garçonnet renifle dans sa manche. Il dévisage Élisabeth avec méfiance.

« Où est ta maman ? »

À ces mots, il se met à brailler de plus belle :

« Je ne sais pas, je l'ai perdue, j'ai perdu ma maman, répond-il entre deux hoquets.

– Ne t'inquiète pas, on va la retrouver », dit Julie pour le rassurer.

Ces paroles apaisent le petit garçon. Élisabeth lui tend un mouchoir, alors que Julie pivote sur elle-même dans l'espoir d'apercevoir la mère

de l'enfant. En vain. Personne, parmi tous ces gens affairés, ne prête la moindre attention au petit garçon.

« Comment tu t'appelles ?

– Joseph.

– Quel âge as-tu ?

– Sept ans.

– Tu es en vacances, ici ?

– Oui, avec maman. Mais elle n'est plus là, je l'ai perdue », répète-t-il en pleurant de nouveau.

Les deux femmes se regardent, impuissantes.

« Il faut l'emmener au commissariat », murmure Élisabeth à l'oreille de Julie au moment où un cri s'élève, déchirant de détresse : « Joseph, où es-tu ? Joseph ! ». C'est la plainte d'une mère dévastée, comme amputée d'une partie d'elle-même, en proie à la panique.

« Voilà, je l'entends, c'est elle ! », s'exclame Julie.

Devant elles, rompant le rythme nonchalant de la foule, une femme affolée tourne sur elle-même, se cogne aux autres en hurlant. Julie se précipite vers elle, l'empoigne.

« Il est là, sur le banc, à côté ! juste derrière nous. »

Souvenance

Sans même l'écouter, la femme l'écarte. Elle repère son enfant aux côtés d'une dame embarrassée de cabas.

« Joseph ! gémit-elle en se jetant sur lui et en le serrant de toutes ses forces contre sa poitrine. J'ai eu si peur ! »

Julie, soulagée, adresse un sourire complice à Élisabeth, mais elle la trouve en larmes, le visage caché dans ses mains.

« Merci, merci infiniment », dit la maman du petit bonhomme à Élisabeth, mais celle-ci, déjà, n'entend plus. Secouée par les sanglots, ravagée de chagrin, elle ne prête plus attention à ce qui se passe autour d'elle. La mère et l'enfant s'éloignent main dans la main, comme enchaînés l'un à l'autre.

« Qu'est-ce qui t'arrive, maman ? Tu devrais être contente. Tout est bien qui finit bien. »

Élisabeth ne peut répondre, ses gémissements l'étouffent.

« Parle-moi, insiste Julie. Explique-moi ! »

Élisabeth l'implore du regard comme un animal traqué. Tout son visage n'est plus que douleur.

« Où est mon fils ? demande-t-elle.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? murmure Julie, effarée.

– Mon fils, je sais que j'ai un fils. Où est-il, mon Dieu ? insiste-t-elle alors que Julie persiste à se taire. Cette scène, ces retrouvailles... ça m'a rappelé brutalement des tas de choses, dit Élisabeth en se pressant les tempes du bout des doigts, hochant la tête de droite à gauche comme pour nier ce qu'elle sait déjà. Je l'ai perdu moi aussi, ou plutôt j'ai cru le perdre. »

Julie s'assoit à côté d'Élisabeth, se penche vers elle pour l'inviter à se confier.

« Raconte-moi, maman.

– Te raconter quoi ? Je ne sais pas quand, comment, ni pourquoi... Je sais simplement que j'ai failli mourir d'angoisse. Bon sang ! comme j'aimerais que tout cela me revienne en mémoire... Je me souviens, Julie, du temps qui s'écoulait au ralenti : les heures semblables à des jours, les jours semblables aux mois. Une éternité. Et puis il est revenu ; je l'ai serré dans mes bras. Fort, si fort. Mais toi, tu étais là, tu es en mesure de m'expliquer. Quel âge avait-il ? Est-ce qu'il était parti ? Est-ce qu'on me l'avait enlevé ? Je ne me souviens même plus de son prénom.